

La drogue est la négation des droits de l'homme ou pourquoi la distribution de drogue est inhumaine

Jeanne Hersch*

Peut-être vais-je vous décevoir, car je ne pourrai pas vous dire avec précision ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas faire. Je ne vous dirai qu'une seule chose. Jusqu'à maintenant, je ne crois pas avoir essayé une seule fois dans ma vie de donner une conférence qui ne traite que d'une seule chose. Je ne veux vous expliquer qu'un point, mais ce point n'est pas facile. C'est le suivant: je ne crois pas qu'il y ait de solution purement technique, externe, juridique au problème de la drogue. La discussion peut basculer dans une direction ou dans l'autre. Mais ce qui ne *peut* pas basculer, c'est l'idée de ce qu'est l'homme et de ce qu'il doit être.

Empiriquement, je ne peux pas entamer de dispute avec un médecin qui présente une solution avec laquelle je ne suis pas d'accord. Il me dit: «Je suis médecin. Ce jeune homme s'est adressé à moi. Il a besoin d'aide. Or je dispose de cette aide, j'ai de la méthadone ou quelque'autre substance qui lui permettra, un certain temps tout au moins, de travailler et de vivre. Je ne puis pas la lui refuser. Je la lui donne donc.» Oserais-je lui rétorquer du fond de mon ignorance: «Vous ne pouvez pas faire cela!» Je crois que beaucoup de nos contemporains se trouvent dans cette situation.

Ma réponse à ce que je ne puis pas réfuter ne saurait être un simple silence ou une dénégation. Je dois donc interrompre mon exposé par un appel à votre conscience.

* Prof. Dr., philosophe, ancien professeur ordinaire à l'Université de Genève, docteur honoris causa de la faculté de théologie à l'Université de Bâle, prix de la Fondation pour les Droits de l'Homme, Suisse

Chez l'homme, il n'est jamais possible de résoudre quelque chose de vital, d'existentiel, par l'application d'une simple technique, de la médecine par exemple. La question se pose autrement: qu'est-ce qui est en jeu sur le plan humain? Qu'arrive-t-il à cette jeune personne en tant qu'être humain, non en tant qu'âne ou que vache ou n'importe quel animal, mais en tant qu'être humain?

Il faut en arriver au point où l'être humain dit: «Je ne le fais pas, je ne le prends pas, quelles qu'en soient les conséquences. Me sauver par un moyen purement chimique est une atteinte à ma dignité humaine, à ma qualité d'être humain. Je ne suis pas un être que l'on peut sauver par des moyens chimiques. S'il s'agissait de quelque chose de purement physique, une telle solution serait peut-être possible, encore ne serait-ce pas toujours le cas.» Lorsque l'être humain en tant que tel, sa conscience, sa liberté est en jeu, aucune solution dont pourrait naître une situation inhumaine n'est acceptable.

Dans notre pays et dans d'autres, la faiblesse de la lutte contre la drogue n'est pas accidentelle. Je ne crois pas qu'il faille en chercher la raison uniquement dans le fait que beaucoup de gens en tirent un profit, même si ce fait est réel, mais je pense plutôt qu'il faut l'imputer à l'affaiblissement, chez nous tous, du sens de l'humain dans son acception la plus profonde. Les serpents pullulent dans notre société, la drogue est l'un d'eux. Comme tous les serpents, celui-ci est très habile. Les serpents malins tirent leur force de notre faiblesse; ils savent ce qui est décisif dans la nature humaine. Mais de quoi s'agit-il? L'élément décisif de la nature humaine est la liberté, la faculté de décider ce que l'on fait. Peut-être l'homme ne décide-t-il pas, mais il *pourrait* décider. Il est donc responsable de sa manière de décider.

La faculté de *pouvoir* décider est la raison qui a incité la communauté des peuples à proclamer – tout au moins en paroles – que, sur toute la terre, les hommes ont des droits.



Professeur Jeanne Hersch

Pourquoi auraient-ils sans cela des droits particuliers? D'autres animaux ont tous nos attributs, mise à part la faculté de décider par eux-mêmes. Dans la conception contemporaine de l'homme, ces droits de l'homme ont pris une telle importance qu'il leur est donné davantage de poids qu'à toutes les lois, qu'ils sont devenus le fondement de toutes les lois. Les lois sont là pour soutenir les droits de l'homme. Nous autres Suisses, nous devrions mieux le savoir que d'autres.

Affirmer que consommer ou ne pas consommer de la drogue fait partie des droits de l'homme est donc pure perversion de la pensée. Il n'en est rien. La drogue est la négation des droits de l'homme, car elle nie que celui-ci reçoive finalement l'autorisation non de son médecin, mais de sa conscience. Comme l'homme peut décider en toute responsabilité – et s'il le *peut*, il le *doit* –, il a le devoir d'être quelqu'un qui décide. Nous ne pouvons pas nous séparer de cet attribut, généré lors de notre conception.

Nous pouvons bien évidemment dire au jeune homme: «Va donc chez le médecin, il te donnera ce que la technique met à disposition.» Mais ensuite, chacun doit décider par soi-même: «Veux-tu la prendre ou non? Veux-tu qu'une substance chimique décide de ton avenir? Peux-tu l'accepter dans ces conditions? A l'âge de 14 ou 15 ans, tu acceptes difficilement que tes parents décident de ce qu'ils considèrent comme bon pour toi. Mais accepterais-tu qu'une substance chimique décide ce qu'il adviendra de toi? Peux-tu te prosterner devant la drogue? Peux-tu accepter de cesser d'être un homme, au sens fondamental du terme?» Tel est l'enjeu. Tel est le point où je me permettrais de dire à tout médecin, bien que je ne comprenne rien à son art: «Non, ce n'est pas vous qui décidez. Ici décide l'homme libre, l'homme libre et responsable.»

Ce n'est pas l'homme en soi qui est libre, mais celui qui sait qu'il peut le devenir et qu'il n'a pas le droit de renoncer à soi-même. Je pense qu'il faudrait exercer au jardin d'enfants, dans les premières classes, ce sentiment que nous avons depuis toujours: «Tu peux décider. Veux-tu ceci ou cela?» Et progressivement grandirait chez l'enfant la faculté de choisir, de ne plus pouvoir accepter autre chose, c'est-à-dire d'être un démocrate. Je crois qu'être un démocrate n'est rien moins que cela.

Celui qui ne voit pas – combien cela doit être difficile – qu'il est responsable de faire de soi un homme libre n'a encore éduqué personne. Qui le comprend, comprend aussi que cette conviction est plus forte que n'importe quel savoir, n'importe quelle autorité, n'importe quel sophisme. C'est la seule chose que je voulais vous dire aujourd'hui.

Avant d'arriver ici, j'ai lu quelques déclarations de médecins, de gens qui croient naturellement qu'ils ont raison. Je n'y ai pas trouvé la moindre trace de cette pensée. Il semble que, dans notre société, on ne pense plus que l'on doit avant tout sauver l'homme. Et que signifie sauver l'homme,

et non une bête quelconque? Cela ne signifie pas simplement *maintenir en vie*, comme s'il s'agissait de n'importe quel être vivant. S'il redevient possible de rendre présent ce contexte, aucun serpent n'aura plus de puissance, il disparaîtra graduellement.

A mon avis, une sonnette d'alarme a retenti. Une sonnette qui nous invite à nous concentrer de nouveau sur l'essentiel, sur ce qui fait de nous des hommes.